

Quelques mois plus tard, dans la même année, une autre élection eut lieu. Les candidats étaient MM. Plamondon, Evanturel et Huot contre MM. Alley, Simard et Dubord. On fit du côté tory la même organisation pour cette lutte. La boisson et les billets de banque furent répandus à foison. Ce fut une orgie en règle, une débauche électorale des plus scandaleuses. On enrégista 45,000 voteurs, c'est-à-dire, plus qu'il n'y avait à Québec d'hommes, de femmes et d'enfants.

Cette élection fut signalée par de regrettables scènes de violence. Les Irlandais, au nombre de plus de mille, s'emparèrent d'un poil dans le faubourg St-Jean. Les partisans de M. Plamondon, —environ trois cents,—informés de la chose, se portèrent à cet endroit et les en chassèrent en peu de temps. Malheureusement, à part beaucoup de blessés, deux Irlandais furent tués dans la bagarre. Ce regrettable incident excita les passions à un degré qu'il est facile d'imaginer.

La nouvelle de ces meurtres se répandit comme une traînée de poudre. Partout les contrevents furent posés aux fenêtres; les rues étaient désertes. On aurait dit que la ville était assiégée, tant la frayeur régnait de toutes parts. Les esprits étaient montés à un diapason incroyable: les Irlandais avaient juré de venger la mort de leurs conationaux.

M. Plamondon, qui ignorait ces violences, retournait chez lui, sur les cinq heures et demie du soir. Il demeurait alors dans la maison actuellement occupée par le Dr Vallée. Il marchait à une mort certaine quand on vint lui apprendre, sur la rue de la Fabrique, que sa demeure était cernée par 5 à 600 Irlandais qui voulaient le tuer et qui avaient mis sa maison en état de siège.

Forcé lui fut de rebrousser chemin, et de retourner, par les rue St-Jean et Ste-Ursule, jusque chez M. Fournier qui résidait alors à l'endroit où demeure aujourd'hui le Dr Couture, sur la rue Desjardins.

On comprend qu'il ne pouvait pas être question pour lui d'aller forcer le blocus, sans s'exposer à être assassiné. Pendant tout ce temps-là, madame Plamondon, toute jeune femme, seule avec une servante et des petits enfants, s'était barricadée de son mieux dans la maison. Les contrevents étaient fermés et les portes verrouillées. Les coups de bâtons et de cannes pleuvaient drus dans les fenêtres pendant que les détonations de carabines éclataient de tous côtés et que les balles trouaient les contrevents et allaient émietter le plâtre du plafond. Les vociférations qui accompagnaient cette scène rappelaient les plus mauvais jours du régime de la terreur. Fort heureusement madame Plamondon s'était réfugiée au second étage occupé par la famille Colfer. Au bout d'environ une demi-heure, le Révd M. George Drolet se présenta à la fenêtre et grâce à son intervention et à l'assurance qu'il donna aux assaillants que M. Plamondon n'était pas là, ils se dispersèrent.

Voilà de quelle manière, dès ce temps-là, les torys, ces gens à bons principes, remportaient les élections. Ils sont moins violents aujourd'hui, mais guère plus honnêtes. Ce n'est plus aux maisons qu'ils s'attaquent, ils se contentent de jongler avec les boîtes de scrutin, comme la chose s'est vue tout récemment encore dans la dernière élection fédérale à Chicoutimi et Saguenay.